

3

Résumé

Cette recherche qualitative exploratoire vise à mettre à jour les impacts psychosociaux possibles de consommation de pornographie homosexuelle masculine à travers les discours de 20 usagers gais de Toronto (Canada). La consommation de pornographie semble plus acceptée et normalisée chez les hommes gais que chez les hommes hétérosexuels. Une telle consommation peut avoir une incidence sur certains aspects de la santé sexuelle et de la santé mentale. L'analyse thématique du corpus de nos données nous révèle que les impacts peuvent se faire sentir au niveau de l'apprentissage, de l'édification de la fantasmagorie, de la validation de la sexualité entre hommes, de l'ingérence dans la vie sexuelle et enfin, sur l'habituation et sur l'image de soi/image corporelle. À l'aide de l'analyse critique de discours, nous avons pu documenter les discours sociaux plus larges en jeu dans les récits des usagers et voir de quelle façon ils se positionnent à l'intérieur de ces mêmes discours.

Mots clés analyse de discours, consommation, Foucault, pornographie gaie, santé mentale, santé sexuelle

Après le spectacle : les impacts psychosociaux de consommation de pornographie homosexuelle masculine chez les hommes gais

**SIMON CORNEAU
& GENEVIÈVE RAIL**

Few gay theorists have taken the unpopular course of criticizing the effect of porn on the men and boys used in it and on all gay men.
Jeffreys[1]

Introduction

Au sein des écrits concernant la pornographie gaie masculine, la perspective des consommateurs brille par son absence. Tout un amalgame de discours, souvent discordants, existe au sujet de la pornographie gaie mais l'expérience vécue

demeure sous-théorisée car peu explorée. Selon certains auteurs, les hommes gais consomment plus de pornographie que les hommes hétérosexuels et semblent plus confortables avec ce médium.[2]

Les indicateurs utilisés pour mettre à jour les impacts possibles de la consommation de pornographie font généralement référence à des concepts liés à la santé mentale et à la santé sexuelle. À partir des écrits consultés sur le sujet, nous constatons que peu d'études se sont intéressées à la pornographie gaie à partir d'une perspective sanitaire. Comme la consommation de pornographie semble « normalisée » au sein du milieu gai, qu'en est-il des impacts possibles ? La présente étude qualitative exploratoire nous a permis d'explorer les impacts de ce phénomène par le biais de récits de vingt hommes qui font usage de pornographie gaie. Guidés par une perspective poststructuraliste, nous avons également pu mettre à jour les discours sociaux véhiculés dans les récits des participants.

Impacts de la pornographie gaie : un domaine d'étude peu exploré

Au plan empirique, quelques études traitent de notre objet d'étude. Certains interlocuteurs n'hésitent pas à lier la consommation de pornographie gaie à des facteurs comme l'estime de soi, l'image corporelle et les effets de « dissonance » engendrés par les modèles (i.e., les acteurs et les pratiques) caractéristiques à la pornographie.[3] Les impacts possibles de la consommation de pornographie font souvent référence à des affections ou des troubles liés à la santé mentale. L'anorexie nerveuse, les troubles de l'alimentation et la dissonance par rapport à l'image corporelle constituent des problématiques de plus en plus documentées chez les hommes gais.[2,4-6] Certains auteurs n'hésitent pas à corréliser ces affections psychiatriques au culte du corps promu/entretenu dans notre société contemporaine et plus particulièrement dans les milieux gais[2,4,8-10] par le biais de différents médias, comme les films à caractère pornographique.

La santé sexuelle et la santé mentale constituent des dimensions qui participent grandement à la qualité de vie et au bien-être des personnes. En effet, la santé sexuelle fait référence de manière holistique à « la capacité de prendre plaisir et de contrôler ses comportements sexuels en lien avec une éthique sociale et personnelle, libre de contraintes psychologiques qui inhibent la réponse sexuelle et portent atteinte aux aspects relationnels et libre de troubles psychologiques qui interfèrent au niveau des fonctions sexuelles ».[11 p53] La notion de santé sexuelle est par contre bien souvent conceptualisée à travers une lunette biomédicale qui met l'accent sur les conséquences négatives de la sexualité.[12-14] Bien que cette vision est dominante dans les institutions officielles, plusieurs auteurs ont tenté d'élaborer une définition de la santé sexuelle plus englobante que celle offerte par la perspective biomédicale. Ces auteurs souhaitent se sortir d'une définition réductrice et « médicalisante » de la santé sexuelle en y incluant des éléments sociaux, culturels, politiques et historiques.[11] Selon certains auteurs, il est clair que la santé sexuelle participe à l'amélioration de la qualité de vie.[15] Quant à la santé mentale, elle peut également se conceptualiser de façon à intégrer des éléments qui influencent la qualité de vie. Nous retenons ici la définition de McFarland, Wasli et Gerety[16 p3] qui renvoie à « une attitude positive envers soi, la recherche d'une réalisation personnelle, l'intégration, l'autonomie et l'indépendance à l'égard des influences sociales, une appréhension précise de la réalité et la maîtrise de l'environnement ».

Les études portant sur les hommes gais, et réalisées selon une perspective de santé publique se sont surtout intéressées à la problématique du VIH/SIDA[17] et, par conséquent, la sexualité y est toujours associée au risque, à la contamination ou à la mort. C'est d'une telle conception que nous souhaitons nous affranchir, le temps de notre étude.

Redonner à la sexualité un ton plus positif nécessite dès lors de la considérer comme une facette importante de l'expérience des personnes qui prend comme ancrage une définition vaste et ouverte de la notion de santé sexuelle. Cette dernière, comme le soulignent Robinson, Bocking, Rosser, Miner et Coleman[3 p50], inclut plusieurs éléments : « l'expérimentation, l'affirmation de sa sensualité, l'atteinte de compétences sexuelles à travers la capacité de donner et de recevoir du plaisir sexuel tout en établissant ses propres limites concernant ses goûts en matière de sexualité et concernant les comportements sécuritaires et responsables ».

Outre les études empiriques, plusieurs écrits théoriques permettent de mieux cerner notre objet d'étude. À cet égard, deux perspectives dominent le champ de la pornographie gaie. La première perspective, dite « anti pornographie » voit la pornographie gaie comme oppressante pour les hommes gais. Elle peut être malsaine en elle-même car celui qui regarde est bien souvent incapable de s'identifier à ce qu'il voit.[18] Plusieurs auteurs s'inscrivant dans cette perspective critiquent la pornographie gaie car elle est, selon eux, un véhicule de relations de pouvoir et d'homophobie.[19-24] La perspective, dite « pro pornographie », regroupe des arguments théoriques utilitaristes et fonctionnalistes ainsi que certains éléments de défense de la pornographie par les tenants de la théorie « *queer* ». Selon cette perspective, la pornographie gaie est utile, voire nécessaire et cruciale pour les hommes gais.[25] La pornographie, pour les tenants de cette position, peut servir d'outil de libération et peut remplir des fonctions éducatives relativement au désir homosexuel. Plusieurs auteurs sont unanimes pour dire que la pornographie gaie a pu servir, et peut encore servir, d'outil en ce qui concerne la libération des hommes gais : elle rend visible cette minorité sexuelle.[26-31] Certains auteurs soutiennent de plus que la pornographie peut servir d'outil d'éducation au sexe sécuritaire.[22,29,32]

Les tenants de la théorie « *queer* » considèrent que la pornographie est plurielle et diverse dans ses formes et types de médias. Les désirs étant également pluriels, la pornographie ne peut être interprétée en termes essentiellement réducteurs ou appelant à des effets exclusivement négatifs.[33-35] Comme la pornographie est une représentation, elle peut donc faire l'objet de diverses interprétations[34] et constitue,

dès lors, un espace où les sexualités alternatives peuvent s'articuler et être explorées.[33]

Si la pornographie est un médium qui véhicule des discours sur le sexe, c'est le rapport aux discours qui doit être étudié et, selon Hardy[36], c'est à l'aide d'études qualitatives que nous sommes mieux aptes à le faire. Notre étude s'inscrit donc dans de telles visées et est fondée sur une approche théorique complexe que nous explicitons ci-après.

Considérations théoriques

Il y a eu au cours des dernières décennies un changement de paradigme autour de la pornographie[37-38] et les théories plus récentes se sont attardées à situer la pornographie dans un contexte social et culturel plus vaste. Il y a donc eu glissement d'une perspective qui prend le contenu du message comme point de départ vers une perspective qui elle met l'accent sur l'auditoire et sur ce que signifie le texte/les images pour un auditoire particulier.[39] Ce nouveau paradigme est en lien avec ce qu'Attwood[40] appelle la « sexualisation de la culture » où le sexe devient objet de loisir dans une société de consommation. Dans un contexte où les relations durables sont de plus en plus difficiles, la pornographie est donc d'usage comme outil de gratification sexuelle immédiate. L'auditoire des médias a surtout été étudié de deux manières ; en se basant sur l'effet des médias sur ce dernier (*effect studies*) ou en fondant l'analyse sur l'étude de la réception des messages (*reception studies*). Le dernier courant s'alimente à des études qualitatives car il fait appel aux identités de l'auditoire afin de comprendre comment il utilise le médium et fait sens du produit consommé.[41]

Notre étude prend comme ancrage un auditoire particulier qui consomme un type de texte précis (les consommateurs de pornographie gaie). Trois théoriciens et leurs notions-phares guideront notre analyse de discours : Baudrillard et la notion de société de consommation[42], Debord et la notion de société du spectacle[43] et Foucault et ses notions de *scientia sexualis* et *ars erotica*.[44]

Comme le mentionne Baudrillard[42], évoluer au sein d'une *société de consommation* implique une distance de plus en plus marquée des uns par rapport aux autres; les humains se retrouvant davantage entourés par des objets ayant une valeur marchande que par d'autres personnes. Ces objets, selon Baudrillard, nous rappellent sans cesse notre absence à l'autre, et la frénésie de la consommation nous éloigne de la sexualité comme expérience exaltante. Baudrillard[42] parle de « signe » pour décrire notre rapport au monde, aux objets et aux expériences. L'image donnée/consommée

comprend des signes concernant le corps en tant qu'objet de désir et non comme sujet/objet par lequel on sent et ressent, ce que Baudrillard appelle la « signification sexuelle calculée ».[42 p208] Dans ce contexte de consommation du signe, la nouveauté est stimulée et valorisée afin de produire davantage de signes et d'objets propres à la consommation dans un but de divertissement. Comme la pornographie est un objet de consommation, la profusion et la multiplication des signes et des objets sur le sexe qu'elle porte avec elle et en elle fait en sorte qu'elle relègue le sexe à un bien de consommation comme un autre. Baudrillard ajoute : « toute sexualité vient se vider de sa substance et devient matériel de consommation ».[42 p235]

Par ailleurs, la notion de *société du spectacle* de Debord[43] est en lien avec la notion de société de consommation de Baudrillard[42] en ce sens qu'elle évoque une distanciation par rapport aux expériences personnelles vécues au profit d'un monde de représentations. En effet, la pornographie peut être théorisée comme une forme de spectacle du sexe. Le spectacle est pour Debord[43 p181] un objet qui véhicule des choix déjà faits pour l'auditoire, ce qu'il appelle « la représentation du non-vécu » ou ce que Mayné[45 p14] appelle la « transgression programmée à l'avance à notre insu ».

Enfin, le savoir sur la sexualité peut, selon Foucault[44], s'obtenir de deux façons : la *scientia sexualis* et *ars erotica*. *Ars erotica* est un savoir qui découle de l'expérience du corps et de ses plaisirs, tandis que la *scientia sexualis* produit son savoir par les discours que l'on tient sur le sexe ; discours dont les sites de mise en oeuvre sont nombreux. *Ars erotica* est produit directement par l'expérience du plaisir pris en lui-même et non à travers ce que l'on dit sur le plaisir. La *scientia sexualis* de l'époque moderne est selon Foucault une science qui s'est articulée sous forme de dispositif. La pornographie est donc pour nous un élément de ce dispositif de sexualité et fait partie intégrale de la *scientia sexualis*. Foucault démontre que loin d'avoir été réprimé, le sexe a en effet été investi au niveau du discours ; que des instances de pouvoir ont misé sur l'importance de parler du sexe de manière détaillée. Comme le mentionne Mason-Grant[46 p123], la pornographie « cultive des formes de connaissances sexuelles réductrices, objectivantes et envahissantes ». La pornographie récite des discours *déjà faits* sur le sexe et à cet égard est étrangère à *ars erotica*. La pornographie, comme forme de *scientia sexualis*, est donc en lien avec les notions de « société de consommation » et de « société du spectacle ». Ces dernières notions expliquent la mise en discours du sexe (i.e., la pornographie) car le spectacle

du sexe, tout comme sa consommation en tant qu'objet, témoignent de l'investissement du sexe au plan discursif.

Considérations méthodologiques

Approche générale

Notre étude exploratoire « d'auditoire » s'inscrit à l'intérieur d'une perspective poststructuraliste. La recherche exploratoire permet au chercheur de produire un savoir et des pistes d'études autour d'un objet à propos duquel très peu de connaissances ont été générées.[47] Dans le cadre d'une perspective poststructuraliste, les récits des participants sont analysés afin d'identifier les discours dominants ou résistants à l'œuvre dans le langage[48] – le langage étant vu comme une pratique sociale et culturelle qui peut porter en elle divers discours.[49] Dans une perspective poststructuraliste, la personne n'est pas définie comme étant autonome et indépendante des contingences sociales, culturelles et structurelles. Comme le mentionne Namaste[50] les savoirs/connaissances et les formes de pouvoir qui façonnent la personne dépendent des discours qui dominent dans une période donnée.

Participants

Pour les fins de cette étude, le premier auteur s'est entretenu avec 20 hommes qui consomment de la pornographie gaie. Les critères d'inclusion étaient d'avoir au moins 19 ans, d'être un homme, de consommer de la pornographie homosexuelle masculine (sans que le type de médium n'ait été spécifié) et d'être en mesure de s'exprimer en anglais ou en français. Nous avons assigné un pseudonyme à chacun des participants afin de préserver leur anonymat. Nous nous sommes entretenus avec 16 hommes anglophones et 4 hommes francophones de la région métropolitaine de Toronto. Au moment de l'entrevue, ces hommes avaient entre 26 et 52 ans, l'âge moyen étant de 37 ans. Ces hommes sont majoritairement caucasiens (15 hommes), mais 5 d'entre eux se sont inscrits dans la catégorie « autre » en se référant à diverses caractéristiques (2 « Latinos », 1 « Juif », 1 « Africain de l'ouest » et 1 homme de l' « Asie du sud-est »). Par ailleurs, 19 de ces hommes se sont identifiés comme gais et 1 participant s'est identifié comme étant bisexuel. La majorité (n=12) des participants ont dit consommer de la pornographie à tous les jours alors que 6 en consomment une fois par semaine et 2 en consomment une fois par mois ou moins.

Nous avons procédé au recrutement à l'aide de la méthode boule de neige (un individu qui a participé à l'entretien

nous réfère d'autres participants potentiels). Cette méthode de recrutement est utile et appropriée lorsque la visibilité sociale des participants est faible et lorsque le sujet d'étude est sensible et fait appel à des éléments intimes et privés de la vie d'une personne.[51]

Emprunts à la méthodologie ethnographique

Nous nous sommes inspirés de l'approche ethnographique pour cette étude. L'ethnographie peut être comprise comme une approche plus globale sans nécessairement demander du chercheur une présence soutenue au sein du groupe d'intérêt pour l'étude.[52] Comme forme d'ethnographie, l'étude « d'auditoire » s'appuie sur la perspective de l'utilisateur (ses expériences, le sens donné au médium et au message) et non sur celle du médium (contenu du message, modes de productions du message).[53] Les participants font partie d'un groupe qui partage certaines caractéristiques culturelles communes;[39] ils consomment tous de la pornographie gaie. Nous avons utilisé l'entretien de recherche semi-dirigé comme instrument de cueillette de données car nous cherchions à rendre compte des expériences subjectives des hommes qui consomment de la pornographie. Cet instrument est tout à fait approprié pour une étude d'auditoire car il donne l'opportunité aux sujets de construire des récits autour de l'objet d'étude. Pour les chercheurs, l'examen de ces récits permet de saisir la façon dont les consommateurs font sens d'un médium.[53]

Analyse thématique et de discours

L'analyse des transcriptions d'entretiens (i.e., les récits) s'est déroulée en deux temps : une analyse thématique suivie d'une analyse critique de discours. L'analyse thématique était essentielle afin de rendre compte des thèmes émergents des récits (i.e., *ce que* les participants ont dit). Cette forme d'analyse se prête bien aux études exploratoires[54] puisqu'elle sert à identifier, trier, classer et mettre en ordre les thèmes qui sont au cœur des récits. Comme le mentionnent Paillé et Mucchielli[54], l'analyse thématique sert à « procéder systématiquement au repérage, au regroupement et, subsidiairement, à l'examen discursif des thèmes abordés ».

Dans un deuxième temps, nous avons procédé à une analyse critique de discours afin d'aller au-delà de ce qui est rapporté par les participants pour investiguer le langage utilisé (i.e., *comment* les participants ont dit les choses). L'analyse critique de discours est une forme d'analyse qui met l'accent sur la relation entre le pouvoir et le langage.[49,55-56] Comme le mentionnent Ravel et Rail[57], cette forme d'analyse permet

d'explorer les récits, de les interroger, de voir de quelles façons les participants s'identifient à différents discours sociaux, et de mettre en lumière quels éléments du pouvoir traversent leurs propos. En effet, les participants se constituent en tant que sujets par les discours qu'ils s'approprient et répètent. En étant les sujets d'un discours et donc, les porteurs de son pouvoir/savoir, les participants deviennent sujets à ce discours dans le sens qu'ils s'assujettissent à ses significations, son pouvoir, ses règles. Mais, le changement et la résistance sont possibles puisque, selon Fairclough[55] et Monaghan[58], les personnes peuvent se positionner de différentes manières face à un discours dominant. Ainsi, une personne peut résister en s'appropriant et en faisant circuler un discours alternatif ou subversif. Selon Rail[59], l'analyse critique de discours permet de retrouver dans les récits des participants les discours sociaux qui se confrontent sur le terrain discursif et, en se faisant, de remettre les récits des participants dans leurs contextes socioculturels.

Résultats : impacts de la consommation de pornographie

La question des impacts de consommation de pornographie a été directement posée à chacun des participants mais tout le processus d'entretien nous a permis d'identifier une gamme d'impacts qui peuvent se regrouper autour de six thèmes principaux : l'apprentissage, l'édification de la fantasmagorie, la validation de la sexualité entre hommes, l'ingérence dans la vie sexuelle, l'habitude et, enfin, l'image de soi/image corporelle. La notion d'impact renvoie donc aux extraits d'entretiens qui faisaient référence à toutes formes d'influence potentielle du matériel pornographique, aux effets, aux avantages, aux inconvénients de consommation de pornographie dans la vie des participants, toutes composantes confondues. Notons que pour chaque extrait d'entretien est donné le pseudonyme du participant, son âge ainsi qu'une lettre donnant une indication de la fréquence de sa consommation de pornographie : quotidiennement (Q), hebdomadairement (H), mensuellement (M) ou moins d'une fois par mois (M-).

Apprentissage

Le thème de l'apprentissage est celui qui est ressorti chez une majorité d'interviewés. Plusieurs participants ont mentionné que la pornographie leur permet d'apprendre de nouvelles choses sur la sexualité ou sur de nouvelles pratiques sexuelles. Par exemple, Florent (35 ans, H) mentionne que la pornographie lui a enseigné des pratiques sexuelles qu'il n'avait jamais crues possibles : « J'ai appris

des choses que je n'aurais jamais cru possibles. Comme le « fisting » (i.e., pénétration/intromission de la main ou du poing dans l'orifice vaginal ou anal). Je n'ai jamais fait ça dans ma vie, reçu ou donné. J'ai jamais vraiment su c'était quoi avant de le voir dans la porno. J'ai donc appris ce qu'est le « fisting » d'une manière un peu crue ». Fabrice (28 ans, Q) quant à lui parle d'une forme de transmission du savoir lorsqu'il traite du thème de l'apprentissage par le biais de la pornographie, transmission de ce qui devrait être fait avec un autre homme :

J'imagine que de voir quelqu'un baiser d'une telle façon, tu regardes et tu te dis, « ok, c'est comme ça qu'il faut faire ». Ou bien, c'est comme ça que moi je vais le faire. Parce que c'est comme ça qu'on me l'a montré dans le médium et tu vas avoir de la satisfaction sexuelle. C'est pour ça que ça marche la porno ; on regarde ça et on se dit « on dirait que c'est comme ça que ça marche ».

Un élément du thème de l'apprentissage renvoie à la pornographie comme *médium éducatif* quant à des pratiques particulières, comme façon d'apprendre comment se comporter dans certains milieux sexuels gais. Qu'elle soit liée au milieu sado-masochiste, au milieu « cuir » ou à celui de la domination, la pornographie peut offrir un savoir et un savoir-être.

Un autre sous thème en ce qui concerne l'apprentissage par le biais de la pornographie renvoie à ce que nous pourrions appeler la *normalisation de certaines pratiques extrêmes*. Certains participants ont traité de cette facette en mentionnant que la consommation de pornographie peut leur faire accepter certaines pratiques sexuelles qui les répugnaient auparavant, entre autres, lorsqu'il y a intégration de pratiques extrêmes dans le contenu plus « *mainstream* » des grandes productions. Bastien (B) (39 ans, Q) est clair sur ce point lorsqu'il mentionne au chercheur (S) que la pornographie dite « commerciale » intègre de plus en plus de pratiques extrêmes ou marginales :

B: Il y a des choses qui étaient considérées comme tabou avant et qui deviennent de plus en plus acceptées, comme l'urine ou cracher sur l'autre personne, ou frapper l'autre, se faire bander les yeux, se faire attacher.

S: Tu as dit que ça devient de plus en plus accepté? C'est ton impression ?

B: Oui. J'ai remarqué que de plus en plus, dans la porno gaie, on voit des mecs qui urinent sur l'autre et il y a plus de « fisting ». On dirait que c'est dans chaque nouveau film qui sort sur le marché.

Le dernier sous-thème concernant l'apprentissage comme impact de consommation de pornographie renvoie au sexe

sécuritaire. Quelques participants ont mentionné que la pornographie leur a appris comment se protéger. La majorité des participants ont aussi discuté de la pornographie « *bareback* » (i.e., les rapports sexuels non protégés). Plusieurs participants ont traité du sexe non sécuritaire dépeint dans certains médias pornographiques. Cette forme de pornographie est pour certains célébrée alors qu'elle est condamnée par d'autres. Plusieurs participants ont mentionné que la pornographie *bareback* est excitante parce que transgressive et plus agressive. Il semble que pour les adeptes de ce type de pornographie, le condom n'est pas un attribut érotique et il vient inhiber l'excitation sexuelle. Le rapport au sperme semble également érotisé. Comme l'exprime Hervé (45 ans, H), avaler le sperme de son partenaire est un fantasme qui lui est offert par ce genre de pornographie :

J'ai vraiment commencé à être adepte de la pornographie *bareback* il y a quelques années. Je ne pratique pas le *bareback* ; je baise toujours « *safe* ». Mais je pense qu'il y a toute une fantasmagorie autour du *bareback*, autour du sperme aussi, d'avalier du sperme et prendre le sperme de l'autre.

La pornographie *bareback* est, selon Florent (35 ans, H), plus libre et érotique car elle dépeint un degré supplémentaire de passion : « La liberté, la folie, ce que ça montre, c'est juste plus érotique. Mais quand c'est *bareback*, c'est plus cru, c'est plus passionné ». Pour d'autres participants par contre, la pornographie *bareback* n'est pas « responsable » car elle peut influencer l'auditeur à adopter des comportements sexuels qui vont à l'encontre du sexe sécuritaire. Quelques participants se sont prononcés sur cet aspect éthique. Pour Adolphe (31 ans, H), qui choisit de ne pas consommer de pornographie *bareback*, le simple fait d'une telle consommation encourage une industrie qui n'est pas responsable :

C'est pas bien dans le sens que ça encourage les gens qui peuvent penser que c'est pas si grave. Ce qu'on voit à la télé nous influence et certaines personnes sont peut-être pas capables de s'en rendre compte. Si tu consommes beaucoup de pornographie *bareback*, ça peut t'influencer à faire la même chose dans la vraie vie et malheureusement transmettre le VIH. Le simple fait que tu regardes de la porno *bareback* nourrit l'industrie et c'est un impact négatif.

Édification de la fantasmagorie

Le troisième thème concernant les impacts de la consommation de pornographie fait référence à l'édification de la fantasmagorie. Ce thème fait directement référence au monde de l'imaginaire, de la pensée, des idées que les participants peuvent découvrir à travers la pornographie. Bien que ce thème puisse ressembler au premier (apprendre des choses sur le sexe, sur quoi faire entre hommes), nous

en avons fait un thème en lui-même car il fait référence aux récits où les participants mentionnent directement que la pornographie participe à l'exploration de certains fantasmes. Raoul mentionne que la pornographie a été l'outil par le biais duquel il a pu satisfaire ses fantasmes gays : « la pornographie a été pour moi le moyen, au tout début, de fantasmer sur les hommes et un moyen de satisfaire mes fantasmes, ou d'explorer à travers ces fantasmes » (44 ans, tous les jours). Pour Jim (J) (41 ans, Q), la pornographie lui permet d'explorer des fantasmes de façon sécuritaire car il est conscient que ces derniers pourraient être néfastes dans la réalité :

J: Ça me donne le moyen d'explorer des fantasmes avec lesquels je ne serais pas confortable en réalité. Je ne serais pas confortable de me dire « ce soir je vais sortir et voir comment c'est d'être passif sans retenue, avoir du sexe *bareback*, prendre le sperme d'une bande d'étrangers », c'est quelque chose que je ne ferais pas.

S: Donc ça te permet d'explorer des fantasmes sans...

J: Sans avoir à les faire pour vrai. Ça me permet d'expérimenter de façon sécuritaire.

Validation de la sexualité entre hommes

Plusieurs participants ont mentionné que la pornographie peut servir de moyen de validation de la sexualité entre hommes. La consommation de pornographie a donc comme impact de montrer, de faire voir que le sexe entre hommes existe, qu'on n'est pas seul à désirer d'autres hommes. La pornographie peut dès lors servir à cautionner et valider l'existence de l'homosexualité, comme le mentionne Eugène (35 ans, H) : « Je crois que la visibilité est nécessaire à n'importe quel prix, spécialement en ce qui concerne quelque chose de marginalisé comme l'homosexualité. En grandissant, j'ai jamais été exposé à l'homosexualité donc la pornographie m'a fait sentir validé, en quelque sorte ». Léon (44 ans, Q) va dans le même sens en mentionnant que la pornographie a un aspect libérateur : « Ça libère les gens, ça permet aux gens de voir des images et des expériences. Je crois que c'est important parce que pour moi, mes premières images, quand j'étais jeune et que je découvrais ma sexualité, étaient à travers la pornographie. Ça ne m'a pas créé de dommage, je crois que c'est positif ». Certains participants ont également mentionné qu'en plus de valider l'homosexualité pour eux-mêmes, la pornographie leur permet de valider la diversité sexuelle en leur montrant qu'il existe différentes formes de sexualité.

Ingérence dans la vie psycho-sexuelle

Ce thème recoupe plusieurs récits où il est question de la pornographie dont la consommation s'insinue dans la vie sexuelle des hommes et peut avoir certains impacts aux plans comportemental, psychologique et relationnel. Plusieurs participants ont mentionné que la pornographie influence en quelque sorte le « passage à l'acte » ; qu'elle influence la fréquence de leurs rapports sexuels avec une autre personne, qu'ils observent une diminution du nombre de partenaires, qu'elle sert de substitut à l'autre. Elle peut également combler un manque, un vide, la solitude. En somme, l'utilisation de la pornographie peut interférer dans la vie émotive et sexuelle aux dires de nos participants.

En ce qui a trait à l'aspect comportemental, Jim (41 ans, Q) mentionne que la pornographie lui permet de « contenir » ses ardeurs en faisant en sorte que son utilisation lui évite certains comportements : « Si je n'avais pas de pornographie, j'aurais beaucoup plus de sexualité avec plusieurs partenaires, ce que je considère comme un comportement autodestructeur et qui ouvre la porte à plusieurs risques que je ne veux personnellement pas prendre ». Pour Samuel (29 ans, H), par contre, la pornographie ne lui permet nullement de progresser dans sa vie sexuelle car sa consommation est une activité solitaire : « J'ai pas vraiment à faire un effort, pour faire jouir l'autre, pour m'adapter, c'est pour ça que je te dis que ce n'est pas constructif. T'apprends pas vraiment à développer une sexualité ».

La consommation de pornographie peut également avoir certains impacts au plan psychologique. Elle peut influencer les goûts et le choix de partenaire. Certains participants parlent d'un appauvrissement de l'imaginaire, ne fantasmant plus puisque tout est donné dans la pornographie. Cette dernière peut en effet s'ingérer dans la fantasmagorie et ainsi moduler la satisfaction sexuelle, créant une distance face à l'autre, comme le mentionne Léon (44 ans, Q) : « Idéalement, j'aimerais que tous mes besoins sexuels soient remplis et que je n'aie pas besoin de stimulus supplémentaire mais je me suis souvent retrouvé avec quelqu'un et, pendant l'activité sexuelle, je devais penser à des choses que j'ai vu dans la porno, un magazine ou l'Internet pour en arriver à m'exciter ». Hugo (36 ans, Q), pour sa part, mentionne qu'il utilise de moins en moins son imagination : « Plus je vieillis, moins j'utilise mon imagination et plus j'utilise de pornographie. C'est quand même étrange que je ne passe pas plus de temps à m'imaginer des relations satisfaisantes et d'en faire mon matériel masturbatoire ». Victor (37 ans, Q) va dans le même sens en parlant de l'appauvrissement

de son imaginaire : « J'ai remarqué que ma vie personnelle fantasmagorie est comme amoindrie, la pornographie joue ce rôle maintenant. Ça m'inquiète un peu parce que j'ai déjà eu un monde fantasmagorie très actif mais, maintenant, c'est la porno qui prend cette place ».

La pornographie peut également avoir certains impacts sur les relations interpersonnelles. Plusieurs participants ont mentionné que la consommation de pornographie a ou a eu certains impacts au plan relationnel, que ce soit leur consommation ou celle de leur partenaire. Rémi (33 ans, M-) et Raoul (44 ans, Q) ont mentionné le fait que leur ancien copain avait une relation problématique avec la pornographie, passant beaucoup de temps à la poursuite de stimulation pornographique au détriment d'une relation. Pierrot (30 ans, Q) est celui qui a été le plus éloquent sur l'impact de la consommation de pornographie sur son couple. Puisqu'il utilise de la pornographie pendant les relations sexuelles avec son copain, il sent qu'il doit rivaliser avec ce qu'il voit pour maintenir l'intérêt de son partenaire et se sent inadéquat lorsqu'il perçoit que l'attention de son partenaire est plus portée sur la pornographie que sur leur relation sexuelle comme telle. Il mentionne aussi en consommant seul de son côté (2 à 3 fois par jour) ce qui, selon lui, crée une distance dans le couple car il n'a pas toujours envie d'avoir des relations sexuelles avec son partenaire après s'être masturbé plusieurs fois dans la même journée.

Habituation

Plusieurs participants ont mentionné que la consommation de pornographie fait en sorte qu'ils en veulent toujours plus, qu'ils ont constamment besoin de nouvelles choses en matière de sexe et qu'ils ressentent le besoin d'en consommer plus souvent. Adolphe (31 ans, H) fait mention de ce désir constant de nouveauté :

C'est une industrie qui consume. C'est comme le « fast-food » du sexe. Tu en veux toujours plus et quand tu as vu quelque chose de nouveau, quand tu y as goûté, c'est fini et t'en veux encore plus. C'est un cycle sans fin de toujours vouloir du nouveau, des nouvelles stimulations visuelles, des nouvelles scènes. Je veux constamment du changement.

Le récit de Raoul (44 ans, Q) rejoint celui d'Adolphe lorsqu'il mentionne qu'il souhaite toujours accroître la stimulation :

J'en veux toujours plus, mais du contenu différent. Parce que c'est comme n'importe quoi d'autre, tu t'habitues et tu en veux toujours plus, élever d'un cran ce que tu vois à chaque fois.

Ce phénomène d'accoutumance ou d'habituation fait en sorte que certains regrettent parfois la quantité de temps consacré

à la consommation de pornographie. Certains participants ont mentionné qu'un impact négatif de leur consommation est le temps perdu à consommer de la pornographie. Cette « perte » de temps est facilitée par l'internet qui génère constamment de la nouveauté, tel qu'exprimé par Hervé (45 ans, H) :

J'aimerais ça savoir comment m'arrêter parce que, d'une certaine façon, tu perds beaucoup de temps. Tu te masturbes avec de la porno sur Internet et dans le temps de le dire, plusieurs heures sont passées. L'internet en particulier pousse à ça. Il y a toujours quelque chose de mieux ou de plus excitant. Ma principale préoccupation est que je trouve que je passe trop de temps là-dessus.

Image de soi et image corporelle

Certains participants ont mentionné que leur consommation de pornographie les pousse à se questionner à propos de leur image corporelle, de leur propre corps, de leurs attributs physiques. Certains ne se sentent pas assez beaux et attirants en se comparant à ce qu'ils voient à l'écran. Le rapport qu'ils entretiennent avec la pornographie peut donc influencer leur estime de soi et engendrer une perception négative de leur propre image corporelle. Fabrice (28 ans, Q) est éloquent sur le fait que la pornographie véhicule des images qui l'amènent à se questionner sur sa propre valeur :

De voir des gars musclés, bronzés, tu te poses des questions sur ton propre corps. C'est un peu comme les femmes hétérosexuelles. Le même moule qui existe aussi pour elles. Même si on va se dire, « j'ai confiance en moi, j'ai confiance en mon corps », il y a toujours cette petite voix là qui dit « ben regarde, c'est plus ça qui est valorisé, c'est plus ça qui est tendance, qui est *in*, que les gens veulent, que les gens veulent devenir ».

Discours en jeu

Suite à l'analyse thématique, nous avons procédé à l'analyse critique de discours pour mettre à jour les discours sociaux et culturels qui prévalent à l'intérieur des récits des participants. Nous avons trouvé dans de tels récits les fragments de certains discours dominants, transgressifs ou alternatifs autour des notions de sexualité, de société de consommation, de santé publique, de santé en général et de pluralisme.

Discours alternatif sur la sexualité

Ce discours est présent partout dans les récits des participants, bien que de manière diffuse et implicite. Il est alternatif par rapport aux discours présents dans la sphère sociale puisqu'il présente l'homosexualité comme normalisée ; il résiste donc aux discours hétérosexistes qui renvoient l'homosexualité

à un statut de sexualité marginale. Subversif par rapport à l'ensemble social plus grand, ce discours qui normalise l'homosexualité a cours au sein de la communauté gaie et il donne aux pratiques homosexuelles un statut de sexualité acceptée et acceptable. Les récits des participants sont empreints de ce discours alternatif au sein duquel la sexualité entre hommes n'est pas interprétée en termes péjoratifs. En récitant un tel discours, les participants se constituent en sujets « normaux » et « acceptables », ce qui va dans le sens des aspirations du mouvement gai mais qui ne rejoint pas nécessairement les visées du mouvement « *queer* ».

Selon Lips[60], le discours dominant est hétérosexiste et vise principalement à passer sous silence et rendre invisible l'homosexualité. En s'appropriant un discours subversif qui vise plutôt à affirmer haut et fort l'existence de l'homosexualité, les participants se constituent en sujets « gais » et, par le fait même, se rendent « visibles ». Pour certains d'entre eux, cependant, la pornographie est consommée en solitaire et devient un substitut aux relations homosexuelles. Pour ceux-là, il semble que le discours alternatif sur la sexualité leur permet de se constituer en sujets gais mais que, paradoxalement, la consommation de pornographie a un effet similaire à celui du discours dominant hétérosexiste en ce qu'elle tend à diminuer la visibilité de l'homosexualité.

Discours dominant sur la consommation

Une caractéristique importante d'une société de consommation est la marchandisation des objets, des expériences et des événements.[61] L'abondance et la multiplication des objets dominent cette société, créant ainsi une distance entre les personnes.[42] Le discours dominant sur la consommation produit donc des sujets à la recherche du bonheur dans la consommation d'objets multiples, l'individu ayant la liberté individuelle de choisir les produits à consommer qui mèneront à la satisfaction de ses besoins. La satisfaction se doit par contre d'être efficace et rapide dans cette société du « culte de plaisir » comme le soutient Boisvert.[62] La société de consommation est également axée sur le ludique où la nouveauté est constamment stimulée et exaltée.[42] Comme le soutient Atwood[37], la poursuite individuelle et narcissique du plaisir domine dans une société de consommation. Selon Boisvert[62], tout se consomme en contexte postmoderne et le sexe (ainsi que ses représentations) n'est pas exclu comme objet de consommation. Cette société peut donc, selon Plummer[63 p520], être caractérisée par une « pluralisation, une individuation et une multiplication des choix ». Rappelons que l'un des impacts identifiés dans les récits des participants est l'apprentissage : les

hommes veulent voir de nouvelles choses sur le sexe, en voir plus, apprendre de nouvelles techniques et positions sexuelles, « s'ouvrir l'esprit » à des choses dont ils ignoraient l'existence; bref, les hommes veulent plus de « choix » et plus de nouveaux « signes » sur le sexe. Mais rappelons que l'apprentissage peut également mener à une certaine normalisation de pratiques sexuelles plus « extrêmes ». Les participants ont mentionné façonner leur fantasmagorie à l'aide de la pornographie. La consommation engendre mais répond également à un besoin ; elle a une certaine utilité et un des impacts de consommation de pornographie est de « donner » le fantasme, d'influencer l'imaginaire de l'auditoire. Rappelons aussi que plusieurs participants ont mentionné observer comme impact de consommation de pornographie un certain appauvrissement de leur capacité d'imaginer, de fantasmer par eux-mêmes. Les récits des participants mettent en lumière des sujets qui se construisent en accord avec ce discours de consommation où le sexe se consomme au choix, pour meubler son imaginaire et mener à la satisfaction individuelle d'un besoin. Les participants n'ont pas semblé remettre en question les impératifs d'un tel discours et la pornographie est en ce sens vue comme un produit de consommation comme un autre.

Un avantage par contre est le fait que la consommation de pornographie peut « contenir » les élans de certains en leur permettant d'explorer leur fantasmagorie de façon sécuritaire. Un autre impact identifié à travers les récits est l'habitude. La société de consommation stimule le besoin de nouveauté, pousse les limites et l'individu se retrouve à en vouloir toujours plus car pour fonctionner, la consommation doit stimuler plus de consommation. En effet, plusieurs participants ont parlé du besoin de nouveauté, du besoin d'en consommer plus souvent, d'en avoir besoin pour jouir. Les participants ont donc véhiculé un discours dominant sur la consommation car les impacts d'utilisation de pornographie qu'ils ont identifiés renvoient aux notions de besoin, du nouveau, du « toujours plus ».

Discours dominant sur la santé

Le discours dominant sur la santé présente l'autogestion de la santé comme une réelle possibilité, où la responsabilité face à sa propre santé incombe à l'individu. Le discours dominant sur la santé est sous-tendu par deux notions-clés : le « santéisme » et l'individualisme. D'après Crawford[64] et Kirk et Colquhoun[65], le « santéisme » est un ensemble d'idées et de pratiques qui construisent la santé comme objet de consommation et l'« individualisme » comme un amalgame d'idées et de pratiques qui supposent qu'une personne agira

toujours dans son propre intérêt. Lorsque ces deux notions sont utilisées en tandem, l'actualisation de la santé devient donc principalement la responsabilité de chaque individu. Les récits des participants nous révèlent qu'ils sont à l'affût de ce discours responsabilisant sur la santé. En effet, sous la rubrique de « l'ingérence dans la vie psychosexuelle », nous avons pu mettre en lumière le fait que les participants font preuve d'assez d'introspection pour réaliser les impacts que peut avoir la consommation de pornographie dans leur vie et certains aspects de leur santé. Rappelons que les récits nous ont révélé que l'utilisation de la pornographie comble un vide, elle fait en sorte que les gens ont une sexualité plus autosuffisante, qu'ils évitent l'acte sexuel avec un autre homme. Ces attributs font référence à une gestion de la santé en accord avec une « gestion de soi » et la gestion de sa propre sexualité. La pornographie peut donc être utilisée dans des visées sanitaires. L'autogestion de leur santé à l'aide de la pornographie mène également les participants à se construire comme sujets relativement dociles où le discours dominant sur la santé, sur le « beau » corps, le corps sain et l'apparence du corps ne semblent pas remis en question. La pornographie peut donc influencer les participants à se construire en sujets où l'apparence doit constamment être surveillée, améliorée et où la pornographie peut représenter un site qui véhicule un discours sur le modèle « idéal ». L'aspect de l'image corporelle renvoie aussi à un certain discours sur la santé. L'auditoire dit « narcissique » en est un qui vit dans le présent, dans la gratification immédiate et dans un climat social où santé et forme physique prennent une place primordiale comme signe personnel de succès et de maîtrise de soi, mais également comme effet miroir d'une société du spectacle ; c'est la célébration du style et de l'apparence au détriment de l'expérience vécue.[61] Cette notion d'apparence est ressortie dans les récits de plusieurs participants. En effet, rappelons que la consommation de pornographie en pousse certains à questionner leur propre valeur sur le plan corporel, sur leurs attributs physiques, pouvant avoir des conséquences sur leur estime de soi et l'image qu'ils se font d'eux-mêmes. Selon Le Breton[66], le corps est un phénomène social où les discours peuvent s'inscrire (discours dominants sur la désirabilité, par exemple). À la lecture des récits des participants, on peut dire que la pornographie peut engendrer une perception négative de soi-même.

Discours subversif sur la santé publique

En lien avec le discours « santéiste », le discours dominant sur la santé publique présente la gestion de la santé comme relevant de la responsabilité de l'individu, individu qui,

détenant les connaissances nécessaires par le biais des institutions de santé, s'auto-régulera en fonction des impératifs d'un tel discours.[67] À travers une panoplie de messages préventifs venant de pouvoirs diffus, on informe l'individu sur les comportements à adopter et à observer pour qu'il soit et demeure en santé. La santé publique comme appareil de surveillance se veut essentiellement prescriptive dans ses visées de prévention face à certaines maladies.[67] La « santé gaie » est bien souvent considérée et construite à travers la problématique du VIH/SIDA par les institutions officielles, dont la santé publique [11, 68] et les participants se sont construits en opposition avec un tel discours normalisant sur les comportements à observer pour éviter la transmission du VIH/SIDA. Comme le mentionne Lupton[67], le pouvoir des autorités en matière de santé se bute parfois à certaines formes de résistance face aux discours normalisateurs. Le contenu des discours rationnels en matière de santé peut être intériorisé par la personne, être négocié ou rejeté.[67] La résistance face au discours sur la santé publique a pu être décelé chez plusieurs participants via le rejet de certains impératifs normalisés en matière de comportements liés à la santé, par exemple, le choix de ne pas observer certaines prescriptions du discours de santé publique. Rappelons que les récits des participants laissent bien peu transparaître les messages d'intérêt public en ce qui concerne le sexe sécuritaire. La grande majorité des participants ont vu la pornographie *bareback* comme étant plus transgressive et érotisante. Plusieurs participants ont dit aimer son côté « risqué », rejetant ainsi le discours prescriptif sur l'importance du port du condom sinon dans la vie de tous les jours, du moins au plan des représentations. Nous pouvons induire que les participants se positionnent de façon subversive face au discours de santé publique sur le sexe sécuritaire en considérant la pornographie *bareback* comme positive, comme une forme de liberté. Notons que les participants ne se sont pas nécessairement construits comme sujets qui prennent des risques mais bien comme sujets qui consomment le risque, qui sont confortables avec la représentation du risque, mais un risque qui demeure au niveau du privé, du risque consommé chez soi. De par leur « consommation » d'un type spécifique de pornographie, ils se positionnent de façon transgressive face au discours dominant sur la santé publique.

Discours dominant sur le pluralisme

Le discours dominant sur le pluralisme dans les sociétés modernes soutient que la société éclate de plus en plus en groupes ou sous-groupes spécifiques qui revendiquent leur existence et la reconnaissance de leurs droits, de leurs

valeurs et de leurs libertés.[62] La reconnaissance des divers sous-groupes sociaux vise à émanciper les individus en évitant de les réduire à de grandes catégories homogènes. On assiste donc, selon Boisvert[62 p20] à une « atomisation de la société civile » où plusieurs voix cherchent à se faire entendre. Ce qui sous-tend ce discours est la reconnaissance de la complexité grandissante de la société et du fait qu'il existe plusieurs façons de vivre sa vie. Ce discours ressemble quelque peu au discours alternatif sur la sexualité que nous avons vu plus haut mais pousse encore plus loin la notion de pluralisme en ce sens qu'il ne s'attarde pas simplement au binaire hétérosexualité/homosexualité mais qu'il implique l'éclatement des possibles en matière de sexualité. Certains participants ont mentionné que la pornographie leur montre comment se comporter dans certaines sous-cultures sexuelles. L'impact de l'édification de la fantasmagorie peut également rejoindre ce discours dominant car il évoque le fait que les participants veulent se retrouver dans le matériel pornographique. L'impact de l'apprentissage démontre également que les participants cherchent à en connaître davantage sur le sexe, sur ce qu'il est possible de faire entre hommes. La pornographie peut donc participer à l'atomisation des « choses du sexe » en montrant, comme le soutiennent certains participants, des pratiques de plus en plus extrêmes, en intégrant davantage de signes possibles sur le sexe. La pornographie peut donc valider le pluralisme sexuel. Le thème de la validation de la sexualité entre hommes rejoint aussi ce discours. Les récits nous indiquent que les hommes ont soif de représentations qui les concernent, qui valident ce qu'ils sont, ou ce qu'ils font/peuvent faire : cautionner l'existence de leur sexualité. Chose certaine, la pornographie sert à la lecture des récits comme moyen de dire l'existence de l'homosexualité et du sexe entre hommes même si, selon Escoffier[69], la pornographie ne valide au fond que des pratiques sexuelles et ne peut en elle-même valider l'identité homosexuelle. Les participants se sont donc construits comme sujets à la recherche d'une forme de reconnaissance sociale et de validation de leurs propres goûts mais cette reconnaissance se fait par contre de façon individuelle et demeure sous le joug du privé. Ce discours dominant sur le pluralisme véhiculé dans les récits est quelque peu paradoxal en ce sens qu'il nous présente des sujets qui souhaitent la reconnaissance mais la pornographie, de par la nature de sa consommation (dans le privé, chez soi), rend invisible le pluralisme et la reconnaissance.

Conclusion

Les récits recueillis dans le cadre de notre étude exploratoire révèlent que les impacts de la consommation de pornographie

gaie sont nombreux. Nous avons pu documenter un sujet encore méconnu et mettre en lumière le fait qu'il existe bel et bien des impacts chez les consommateurs eux-mêmes et non pas seulement chez « les autres » comme l'a soulevé Morrison[70] dans son étude sur les impacts de consommation de pornographie chez les hommes gais. Nous avons pu également confirmer le fait que la pornographie est un facteur d'influence important en ce qui concerne la perception des hommes gais face à leur propre corps comme l'ont démontré certaines études antérieures.[4,6] Les impacts qui sont au cœur des récits des participants reflètent également les perspectives théoriques existantes sur la pornographie gaie. D'une part, l'apprentissage, la validation de la sexualité entre hommes et l'édification de la fantasmagorie renvoient à la perspective « pro pornographie » (exploration du sexe et de ses variations). D'autre part, l'habitude ainsi que l'image de soi et l'image corporelle font écho à la perspective « anti-pornographie ».

Dans une perspective poststructuraliste, les individus sont définis comme étant porteurs du climat social dans lequel ils évoluent et sont traversés par divers discours ambiants, tout en étant capables de se positionner à l'intérieur de ces discours. Comme nous l'avons vu à l'aide de l'analyse critique de discours, même si nos participants font partie d'une minorité sexuelle, ils ne se sont pas construits en tant que sujets appartenant à un groupe en marge de la société. Ils se sont plutôt construits en tant que sujets « normaux » et dignes d'accès aux représentations qui peuvent leur apprendre sur le sexe entre hommes, leur donner des idées de fantasme et les valider dans leurs pratiques sexuelles. Les discours mis à jour nous révèlent toutefois la complexité de la construction des sujets de notre étude. En effet, en se positionnant de différentes façons au sein des discours véhiculés, certains paradoxes apparaissent. Les participants se décrivent en effet comme des sujets « normalisés » mais en quête de reconnaissance et de validation du pluralisme, reconnaissance qui passe par la consommation et non par une forme de revendication. Ils souhaitent une forme de reconnaissance par le biais d'une pratique de consommation reléguée au niveau privé. Les sujets se sont construits comme responsables et à l'affût du discours dominant sur la santé, tout en se positionnant de façon transgressive face au discours de la santé publique ; des sujets responsables de leur santé et soucieux de leur apparence mais qui consomment le risque au niveau des représentations. Les sujets consomment un produit qui leur montre les critères de « beauté » mais se questionnent ensuite sur leur propre valeur. Les sujets sont en quête de santé mais ils consomment un objet qui peut

avoir certaines conséquences néfastes sur leur santé. En général, les impacts identifiés à travers les récits font écho au discours dominant sur la consommation. En effet, comme objet de consommation la pornographie répond au discours dominant en servant d'objet qui apporte satisfaction rapide à un besoin, qui stimule la nouveauté et la multiplication des signes concernant le sexe entre hommes. Les participants se sont appropriés un tel discours car la pornographie a comme impact de stimuler leur besoin de nouveauté, de leur donner du nouveau matériel fantasmagorie.

Les discours qui sous-tendent les récits des participants nous dévoilent toutefois que la *scientia sexualis* est toujours à l'œuvre. Bien que la pornographie véhicule une panoplie de discours, ces discours ne sont pas sans impacts. Ces impacts nous montrent que la pornographie est un instrument du « dispositif » de sexualité, au sens Foucauldien, dispositif qui s'occupe d'établir les « vérités » sur les choses du sexe, un instrument de gestion individuelle de sa santé et de sa vie sexuelle. Qu'il y ait un positionnement dominant ou subversif par rapport à certains discours, les participants font surtout l'expérience du sexe au plan discursif ; la pornographie leur permet d'apprendre sur lui (apprentissage), de parler d'eux comme êtres sexués (validation, reconnaissance), de transgresser pour eux (e.g., la pornographie *bareback*), d'établir pour eux l'image idéale de désirabilité sociale, etc. La consommation de la pornographie gaie est donc liée à la représentation du sexe consommé plutôt qu'elle ne motive une sexualité gaie sentie et ressentie, un *ars erotica*.

À la lumière de nos données, peut-on affirmer que la consommation de pornographie engendre certains impacts sur la santé mentale et sexuelle ? Nos participants ont mentionné que la pornographie valide leur sexualité, leur fait réaliser qu'ils ne sont pas les seuls à avoir des désirs homosexuels, leur apprend des choses nouvelles sur la sexualité entre hommes, leur apprend certaines techniques sur le sexe sécuritaire et, enfin, leur permet de fantasmer et de jouir. Plusieurs de ces facettes rejoignent les arguments *queer* et utilitaristes de la perspective « pro pornographie » et semblent en soi positives. Certaines autres sont moins évidentes. Par exemple, nous pouvons nous demander ce que la pornographie valide exactement et de quelle façon elle opère cette validation. Pour revenir à Debord[43], on peut considérer la pornographie comme une forme de *déjà fait*, de *déjà décidé* ou, comme le mentionne Mayné[45], comme un produit qui a *déjà été* programmé pour le consommateur. Dans son étude sur les hommes hétérosexuels qui jouent dans les productions pornographiques gaies (une pratique courante depuis la fin des années 1980), Escoffier[69] mentionne que

la pornographie gaie ne valide que des pratiques sexuelles et ne peut valider l'identité sexuelle.

Par ailleurs, à la lecture des récits de nos participants, il apparaît que les impacts de la consommation de pornographie se font sentir sur certaines composantes importantes de la santé mentale et la santé sexuelle. Rappelons que les participants ont mentionné des effets négatifs découlant de l'habitude ainsi que de l'ingérence de la pornographie dans la vie sexuelle. De plus, certains participants se questionnent sur leur propre corps, sur leur performance sexuelle, sur leur propre valeur sur le « marché sexuel ». Sans être alarmiste, nous sommes en droit de nous demander comment la consommation de pornographie peut participer à la santé sexuelle (qui renvoie, entre autres, à la capacité de prendre plaisir et de contrôler ses comportements sexuels) et à la santé mentale, cette dernière pouvant être considérée comme « une attitude positive envers soi, la recherche d'une réalisation personnelle, l'intégration, l'autonomie et l'indépendance à l'égard des influences sociales, une appréhension précise de la réalité et la maîtrise de l'environnement ».[16 p3]

L'aspect de l'indépendance à l'égard des influences sociales est ici crucial. La pornographie semble un véhicule de choix pour apprendre sur le sexe, mais elle le fait « parler » d'une façon qui a été décidée par l'industrie. De voir la pornographie comme véhicule du dispositif de sexualité nous permet d'affirmer qu'elle n'est pas vraiment libératrice et qu'elle ne valide l'homosexualité qu'à travers un cadre réducteur et codé à l'avance. En ce sens, la pornographie se retrouve à l'opposé de l'*ars erotica* qui est un savoir sur le sexe qui passe par l'expérience sensuelle et sexuelle. Notre conclusion est que la pornographie (ou, à tout le moins, plusieurs de ses facettes) semble moins apte à promouvoir la santé sexuelle et mentale alors que l'*ars erotica* semble en être beaucoup plus proche.

Plusieurs participants ont parlé des besoins engendrés par la pornographie : du besoin de nouveauté, du besoin d'en consommer plus souvent, du besoin d'en consommer pour jouir. L'industrie se nourrit de ces besoins et les engendre. L'image ou le « sexe-signé » a réussi à s'ingérer dans la vie des gens. Rappelons la position de Baudrillard[42] qui mentionne que, dans l'économie des signes, la nouveauté est exaltée et encouragée afin de produire davantage de signes et d'objets. Rappelons également que c'est dans ce contexte de consommation que plusieurs participants ont mentionné passer trop de temps à consommer de la pornographie ; ont mentionné « perdre » du temps. Les récits des participants sont ponctués d'éléments propres à une société qui stimule ce besoin de consommer et d'assouvir

rapidement les besoins ainsi créés.

La pornographie est-elle le reflet d'une société qui construit et régule le sexe de manière discursive (*scientia sexualis*) mais qui peut difficilement permettre un affranchissement par rapport aux règles institutionnelles sur le sexe ? Que faire dès lors pour subvertir la *scientia sexualis* ? Quelles stratégies devrait-on adopter afin de faire en sorte que la pornographie perde son titre d'objet de consommation par excellence qui « parle » du sexe entre hommes ?

Références

1. Jeffreys S. Unpacking queer politics : A lesbian feminist perspective. Cambridge: Polity Press, 2003.
2. Duggan SJ, McCreary DR. Body image, eating disorders, and the drive for muscularity in gay and heterosexual men: The influence of media images. J Homosex 2004; 47(3/4):45-58.
3. Robinson BE, Bockting WO, Rosser BRS, Miner M, Coleman E. The sexual health model: Application of a sexological approach to HIV prevention. Health Educ Res 2002; 17(1):43-57.
4. Kassel P, Franko DL. Body image disturbance and psychodynamic psychotherapy with gay men. Harv Rev Psychiatry 2000; 8:307-17.
5. Russell CJ, Keel PK. Homosexuality as a specific risk factor for eating disorders in men. Int J Eat Disord 2002; 31:300-6.
6. Wood M. The gay male gaze: Body image disturbance and gender oppression among gay men. Journal of Gay & Lesbian Social Services 2004; 17(2):43-62.
7. Yelland C, Tiggemann M. Muscularity and the gay ideal: Body dissatisfaction and disordered eating in homosexual man. Eating Behaviors 2003; 4:107-16.
8. Drummond MJ. Men's bodies: Listening to the voices of young gay men. Men & Masculinities 2005; 7(3):270-90.
9. Haltikis PN. Masculinity in the age of AIDS : HIV-seropositive gay men and the "buff agenda". In: Nardi P. Gay masculinities. Thousand Oaks: Sage, 2000: 130-51.
10. Harvey JA, Robinson JD. Eating disorders in men : Current considerations. Journal of Clinical Psychology in Medical Settings 2003; 10(4):297-306.
11. Easton DE, O'Sullivan LF, Parker RG. Sexualities and sexual health/ lessons from history: Emergence of sexuality as a sexual health and political issue. In: Miller D. The Psychology of sexual health. Blackwell Science, 2002: 53-

- 67.
12. Abel E, Tak SH, Gortner E-M. Reliability and validity of motivation for sexual health. *West J Nurs Res* 2003; 25(5):548-60.
13. Aggleton P, Kapila M. Young people, HIV/AIDS and the promotion of sexual health. *Health Promotion International* 1992; 7(1):45-51.
14. Reece M, Herbenick D, Sherwood-Puzzello C. Sexual health promotion and adult retail store. *J Sex Res* 2004; 41(2):173-80.
15. Coleman E. Promoting sexual health and responsible sexual behavior: An introduction. *J Sex Res* 2002; 39(1):3-6.
16. McFarland GK, Wasli EL, Gerety EK. Santé mentale. Démarche de soins et diagnostics infirmiers. Paris: Masson, 1999.
17. Giami A. Sexual health: The emergence, development, and diversity of a concept. *Annu Rev Sex Res* 2002; 13:1-35.
18. Wright L. The bear book: Readings in the history of a gay subculture. Harrington Park Press, 1997.
19. Bersani L. Is the rectum a grave? In: Crimp D. AIDS: Cultural analysis, cultural activism. Massachusetts: The MIT Press, 1988: 197-222.
20. Crawford B. Gay does not necessarily mean good: A critique of Jeffrey Sherman's "Love speech : The social utility of pornography". *Journal of Gender & the Law* 1996; 5(9):9-20.
21. Edwards T. Erotics and politics: Gay male sexuality, masculinity and feminism. London & New York: Routledge, 1994.
22. Fejes F, Petrich K. Invisibility, homophobia and heterosexism: Lesbians, gays and the media. *Review and Criticism* 1993; december 1993:396-422.
23. Kendall CN. Gay male pornography/ gay male community: Power without consent, mimicry without subversion. In: Kuypers JA. Men and power. New York: Prometheus Books, 1999: 195-213.
24. Stoltenberg J. Gay and the pornography movement: Having the hots for sex discrimination. In: Kimmel MS. Men confront pornography. New York: Crown Publishers, 1990: 248-62.
25. Green L. Pornographies. *The Journal of Political Philosophy* 2000; 8(1):27-52.
26. Bronski M. Culture clash : The making of gay sensibility. Boston: South End Press, 1984.
27. Burger JR. One-handed histories: The eroto-politics of gay male pornography. New York: The Haworth Press, 1995.
28. Dyer R. Only entertainment. New York: Routledge, 1992.
29. Sherman JG. Love speech : The social utility of pornography. *Stanford Law Rev* 1995; 47:661-705.
30. Stychin CF. Exploring the limits: Feminism and the legal regulation of gay male pornography. *Vermont Law Review* 1992; 16:857-900.
31. Waugh T. Men's pornography: Gay vs straight. *Jump Cut* 1985; 30:30-6.
32. Dyer R. Idol thoughts: Orgasm and self-reflexivity in gay pornography. *Critical Quarterly* 1994; 36(1):49-62.
33. Chatterjee BB. Last of rainmacs. Thinking about pornography in cyberspace. In: Walls DS. Crime and the Internet. London & New York: Routledge, 2001: 74-99.
34. Norton J. Invisible man: A queer critique of feminist anti-pornography theory. *Sexuality & Culture* 1998; 2:113-24.
35. Wilton T. EnGendering AIDS, deconstructing sex, text and epidemic. Thousand Oaks, New Delhi: Sage, 1997.
36. Hardy S. Reading pornography. *Sex Education* 2004; 4(1):3-18.
37. Attwood F. Reading porn: The paradigm shift in pornography research. *Sexualities* 2002; 5(1):91-105.
38. McNair B. Mediated sex. Pornography & postmodern culture. London: Arnold, 1996.
39. Ruddock A. Understanding audiences. Theory and method. London, Thousand Oaks, New Delhi: Sage, 2001.
40. Attwood F. Sexed up: Theorizing the sexualization of culture. *Sexualities* 2006; 9(1):77-94.
41. O'Shaughnessy M. Media & Society. An introduction. South Melbourne: Oxford University Press, 1999.
42. Baudrillard J. La société de consommation. France: Denoel, 1970.
43. Debord G. La société du spectacle. Paris: Gallimard, 1967.
44. Foucault M. Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir. France: Gallimard, 1976.
45. Mayné G. Pornographie, violence obscène, érotisme. Paris: Descartes & Cie, 2001.

46. Mason-Grant J. Pornography embodied. From speech to sexual practices. Oxford: Rowman & Littlefield Publishers Inc., 2004.
47. Sedlack GR, Stanley J. Social research. Theory and methods. Needham Heights: Allyn and Bacon, 1992.
48. Sim S. Introducing critical theory. Royston: Totem Books, 2001.
49. Wood LA, Kroger RO. Doing discourse analysis. Methods for studying action in talk and text. Thousand Oaks: Sage Publications, 2000.
50. Namaste K. The politics of inside/out: Queer theory, poststructuralism, and a sociological approach to sexuality. Sociological Theory 1994; 12(2):220-31.
51. Biernacki P, Waldorf D. Snowball sampling: Problems and techniques of chain referral sampling. Sociological Methods and Research 1981; 10(2):141-63.
52. Hammersley M, Atkinson P. Ethnography. Principles in practice. London and New York: Routledge, 1995.
53. Schroder K, Drotner K, Kline S, Murray C. Researching audiences. New York: Oxford University Press, 2003.
54. Paillé P, Mucchielli A. L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales. Paris: Armand Colin, 2003.
55. Fairclough N. Analysing discourse. Textual analysis for social research. London and New York: Routledge, 2003.
56. Wetherell M. Positioning and interpretative repertoires: Conversation analysis and post-structuralism in dialogue. Discourse & Society 1998; 9(3):387-412.
57. Ravel B, Rail G. On the limits of "gaie" spaces: Discursive constructions of women's sport in Quebec. Sociology of Sport Journal 2007; 24(4):1-15.
58. Monaghan LF. McDonaldizing men's bodies? Slimming, associated (ir) rationalities and resistances. Body & Society 2007; 13(2):67-93.
59. Rail G. Postmodernism and sport studies. In: Maguire J, Young K. Perspectives in the sociology of sport. London: Elsevier Press, 2002: 179-207.
60. Lips HM. Sex & gender. An introduction. Mountain View: Mayfield Publishing Company, 1997.
61. Abercrombie N, Longhurst B. Audiences. London: Sage Publications, 1998.
62. Boisvert Y. Le postmodernisme. Montréal: Les Éditions du Boréal, 1995.
63. Plummer K. Queers, bodies and postmodern sexualities: A note on revisiting the "sexual" in symbolic interactionism. Qualitative Sociology 2003; 26(4):515-30.
64. Crawford R. Healthism and the medicalisation of everyday life. Int J Health Serv 1980; 10:365-88.
65. Kirk D, Colquhoun D. Healthism and physical education. British Journal of Sociology of Education 1989; 10(4):417-34.
66. Le Breton D. La sociologie du corps. Paris: Presses Universitaires de France, 1992.
67. Lupton D. The imperative of health. Public health and the regulated body. London, Thousand Oaks, New Delhi: Sage, 1995.
68. Ryan B, Chervin M. Framing gay men's health in a population health discourse. Ottawa: Canadian HIV/AIDS Clearinghouse, 2000.
69. Escoffier J. Gay-for-pay: Straight men and the making of gay pornography. Qualitative Sociology 2003; 26(4):531-55.
70. Morrison TG. "He was treating me like trash, and I was loving it..." Perspectives on gay male pornography. J Homosex 2004; 47(3/4):167-83.

Remerciements:

L'auteur principal souhaite remercier le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour son soutien financier.

Pour contacter l'auteur:

Simon Corneau, Ph.D., CIHR Training Fellow in the ACHIEVE Research Partnership : Action for Health Equity Interventions Centre for Research on Inner City Health St. Michael's Hospital/ University of Toronto 30 Bond Street Toronto, Ontario, M5B 1W8 Canada Courriel: simotawa@yahoo.ca

Geneviève Rail, Ph.D.

Professeure titulaire et Directrice Institut Simone de Beauvoir Université Concordia